

CHRONIQUE ARTISTIQUE



Le charmant théâtre de la Renaissance, à Paris, a trouvé un acquéreur sérieux.

C'est Mme Sarah Bernhardt qui s'y installera l'hiver prochain, sous la direction de M. Maurice Grau. Le bail, fait pour une longue durée, fait pressentir que la grande tragédienne restera plusieurs années à Paris.

L'intention de M. Grau est de faciliter à Mme Sarah Bernhardt l'accomplissement d'un projet qu'elle chérissait depuis longtemps. C'est d'avoir son théâtre à elle, à Paris, à l'exemple d'Irving, le célèbre tragédien anglais. On voit que la grande artiste jouera des chefs-d'œuvre classiques et qu'elle fera appel à tous les grands poètes, à tous les grands auteurs, pour donner un corps à son rêve artistique.

* *

Voici quel a été le résultat du vote des médailles d'honneur, au dernier Salon, à Paris.

Section d'architecture.—M. Defrasse, par 43 voix, pour une "Restauration de l'enceinte sacrée d'Epidaure."

Section de peinture.—M. Roybet, par 194 voix sur 341 votants, pour "Charles le Téméraire" et "Propos galants."

Section de gravure.—M. Lamotte, par 31 voix sur 37 votants.

Section de sculpture.—M. Charpentier, par 63 voix, pour un groupe en marbre, "Les lutteurs," et une statue en plâtre, "Les hirondelles."

* *

La Compagnie Dramatique Française, de Montréal, est réellement une troupe d'amateurs de grand mérite, et dont les principaux membres peuvent être comptés pour des acteurs de première classe.

Le drame français est une belle et bonne chose, surtout à Montréal, mais je crois que de l'opéra français serait encore plus apprécié par les amateurs de belle musique, et par le public en général. Celui qui connaît réellement les principales actrices de cette troupe, est porté, tout naturellement, à se demander pourquoi on ne joue pas d'opéra ? En effet, Mlle Blanche de la Sablonnière et Mme Numa, sont, sans contredit, très fortes sur la déclamation, mais, l'une et l'autre, sont aussi, des musiciennes distinguées, qui connaissent le chant comme leur *Pater*, et qui feraient des cantatrices de première force. M. Louis Labelle, quoique très bon acteur, est aussi un excellent chanteur. Je ne connais pas les aptitudes musicales de Mlle Jeanne Belcourt, de M. Ravaux et des autres membres de la troupe, mais, Mme Numa pourrait, j'en suis certain, former une compagnie d'opéra, composée d'excellents acteurs canadiens, dont profiterait tout le monde : les gérants, les acteurs et toute la population canadienne française de Montréal.

Elle qui mène si rondement, dans *Une cause célèbre*, le mariage du vicomte Raoul et d'Adrienne, saura bien amener sur le même théâtre Duquette, Dubois, Labelle et autres qu'elle connaît mieux que moi, et qui, avec M. Roy pour chef d'orchestre, feraient des merveilles.

Que les membres de la Compagnie Dramatique Française y réfléchissent et ils reconnaîtront la justesse de ces remarques.

DUFRESNE.

EN CHEMIN DE FER

Nous étions à l'avant-veille de Noël, époque de réunion, jour de réjouissance universelle. Je profite de cette fête populaire pour donner congé à ma petite Fay et prendre mon essor vers... n'anticipons pas, vous allez voir tout à l'heure où

je vais. Pour le moment, je suis dans les chars. Il est huit heures du soir... chacun s'est arrangé dans son coin pour dormir. La petite lumière de la lampe, légèrement agitée par la marche, la fatigue d'une journée de courses, d'emplettes d'étrennes, l'immobilité forcée qui lui a succédé, le balancement régulier du wagon, tout pousse au sommeil.... En dehors le silence de la nuit, troublé de temps en temps par le cri aigu de la locomotive.

Locomotive heureuse ! qui m'entraîne vers le pays de mes amours !... je te bénis... je te bé...

Ma tête se penche, mes yeux se ferment et les images les plus riantes s'agitent autour de moi.

Il me semble que ma salle d'étude, sous la forme d'une locomotive rapide, file, file en sens contraire de nous, et je reconnais, à l'arrière, Fay elle-même, qui, sous le costume d'un conducteur, fait des efforts, inouïs, mais heureusement inutiles, pour arrêter la machine.

Une soudaine agitation qui se produit autour de moi me réveille en sursaut.

Nous sommes au Côteau.

Ici, nous changerons de lit... de ligne, je veux dire. On attend une quinzaine de minutes, plus peut-être, que cela paraît long ! Enfin, whew ! la vapeur siffle, le convoi s'ébranle doucement, doucement, nous voilà repartis sur le même train que tout à l'heure.

Le conducteur s'avance, je lui donne mon billet. Mon voisin dort probablement puisqu'on est obligé de dire à plusieurs reprises : *Tickets please*. Tiens, le voilà qui s'éveille, il met l'index et le pouce dans sa poche de veste, rien, il essaie de l'autre côté, rien ; soigneusement, mais vainement, il fait subir à toutes ses poches la même opération. D'embarassée son expression devient ahurie, surtout quand il se voit le point de mire de tous les passagers. Il s'en suit une nouvelle pérégrination à travers les poches... En commençant par la veste qui en a trois, au moins, jusqu'au par-dessus qui en a peut-être une demi-douzaine... Je l'entends s'écrier : "Great Scott !" en moi-même, je pense : ce billet n'est pourtant pas fondu. Réellement, je commençais à croire qu'il n'en avait pas... Lui, (avec la patience qui caractérise le sexe fort généralement, l'Ecossois particulièrement) recommence, comme de plus bel, sa recherche pour la troisième fois, lentement, soigneusement... "Ah ! there it is, at last, but why did I ever put it in my inside pocket is..." Je n'en entends pas plus long. Nous sommes à la gare Bonaventure.

Je me sens enlancée dans une étreinte puissante, et une voix me dit, entre deux baisers pleins de tendresse :

—Enfin, te voici, ma fauvette chérie. Viens.

Vite, je m'appuie sur le bras protecteur....

Et je vous quitte, ami lecteur....

Ne me sentant plus de bonheur !...

FAUVETTE.

NOTES ET FAITS

Manies et caprices de quelques personnages célèbres

Humboldt écrivait d'ordinaire en tenant son papier sur ses genoux ; Schiller affectionnait le parfum des pommes pourries ; Goethe, l'odeur des betteraves frites ; Mendelssohn Bartoldy, lorsqu'il était content, mordillait le coin de son mouchoir ; Taylor Cobridge tenait toujours son interlocuteur par le bouton de son habit, et c'est pourquoi on l'appelait *The great buttonholder* (le grand teneur de boutons) ; Gladstone aime à fendre le bois ; Marie-Autoinette, en mangeant des tartines de beurre, se plaisait à sentir des fleurs ; Mme de Staël, en causant, roulait entre ses doigts une feuille verte ; Mme Sand, en travaillant buvait du café noir ; Mme Gaskell écrivait ses fameux romans, tel que *Marie Barton*, au revers de vieilles lettres et d'enveloppes ; le poète Alexandre Popper, qui abusait du café sucré autant que Voltaire, écrivait ses poésies sur de petits morceaux de papier ; Richard Wagner, pendant qu'il composait, s'entourait d'étoffes précieuses ; Charles Dickens avait de la prédilection pour les miroirs et les géraniums ponceau ; Schiller, pour les lis ;

Goethe, pour les hortensias et les pavots ; Spohr, pour les ceilleux ; Louis II, roi de Bavière, pour les jasmins ; Uhland, pour la fleur de pommier ; Disraeli, pour les primevères ; Walter Scott, pour les jacinthes bleues sauvages et pour les clochettes bleues de l'Ecosse, sa patrie.

* * * *

Les premières horloges

C'était en basse Bretagne, au temps de Louis XIV. Un curé de village, homme de sens et ami du progrès, avait acheté pour son prosbytère une de ces belles horloges inventées par Huyghens. Un beau matin, en sortant de chez lui, il voit avec surprise les villageois armés de fourches, de bâtons et de faux entourer son prosbytère.

—Monsieur le curé, dit l'un d'eux, vous avez chez vous le diable ou la *Gabelle*.

Vous comprenez la stupéfaction du prêtre. En vain il cherche à s'expliquer, à détromper ces âmes simples.

—Il est chez vous, reprend la foule. On l'a vu. Vous le tenez dans une armoire. Il fait entendre un grincement étrange, et sa queue s'agit dans la boîte. Que vous le vouliez ou non nous allons massacrer le monstre.

Le curé, abasourdi, veut les arrêter. Ils envahissent le prosbytère et menacent d'enfoncer les portes.

—Le voilà, s'écrièrent les plus braves. Nous le tenons.

Et, d'un geste, ils menacent la modeste pendule sans oser toutefois l'approcher de trop près. Le curé sent qu'il est impossible de leur parler le langage de la science.

—Mes amis, leur crie-t-il, c'est là ce que vous appelez le diable ou la *Gabelle* ? Arrêtez. Je vais tout vous dire. Ce n'est pas le diable ; c'est le *Jubilé* !

Tous tombent à genoux et se signent dévotement en murmurant une prière.

* * * *

Sables qui chantent

On avait, de temps à autre, entendu parler vaguement de sables qui chantent. M. le Dr Carington Dolton, gentlemen américain, a dernièrement fait des communications plus précises à leur endroit dans une conférence de la société Royale. C'est dans une promenade sur la côte du Massachusetts qu'il fit pour la première fois la connaissance de ces sables. Les sons qui arrivèrent d'abord à son oreille ressemblaient aux aboiements éloignés d'un chien. Puis ce furent comme des huées. Deux enfants jouaient tout près. Le docteur, par un mouvement fort naturel, leur demanda s'ils pouvaient lui donner des renseignements sur ces étranges sons. "Oh oui ! monsieur, répondirent-ils. Vous êtes ici dans la fameuse baie à musique."

Des recherches ultérieures ont fait découvrir, dans les îles Sandwich, d'autres baies émettant des sons musicaux qui peuvent être entendus, par un temps calme, à 40m de distance. D'après le conférencier, des découvertes du même genre ont été faites en beaucoup d'autres endroits.

Ces sables qui chantent, mis en bouteilles, conservent dit-on, leurs propriétés musicales pendant un assez grand nombre d'années. Certains, sur lesquels on frappe, émettent un son pareil aux aboiements d'un chien, ce qui n'est pas, soit dit en passant, précisément harmonieux. Les amateurs de plages pourront, cet été, s'amuser à chercher des sables qui chantent. Mais ce n'est que par l'oreille et pas à l'œil qu'ils peuvent être distingués. Lorsque le chercheur entendra une poignée de sable chanter ou aboyer comme un chien, il pourra être pertinemment sûr d'avoir mis la main sur l'article authentique.

LE CHERCHEUR.

Les Lettres d'un Etudiant est un livre d'une lecture des plus amusantes. Prix : 10c. G. A. et W. Dumont, libraires, 1826, rue Ste-Catherine Montréal.